

FEUILLETON DU "VIOLON."

MME HERMET

Les fous m'attirent. Ces gens-là vivent dans un pays mystérieux de songes bizarres, dans ce nuage impénétrable de la démence ou tout ce qu'ils ont vu sur la terre, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont fait recommence pour eux dans une existence imaginée en dehors de toutes les lois qui gouvernent les choses et régissent la pensée humaine.

Pour eux l'impossible n'existe plus, l'in vraisemblable disparaît, le féérique devient constant et le surnaturel familial. Cette vieille barrière, la logique, cette rampe des idées, le bon sens se brisent, s'abattent, s'écroulent devant leur imagination lâchée en liberté, échappée dans le pays illimité de la fantaisie, et qui va par bonds fabuleux sans que rien l'arrête. Pour eux tout arrive et tout peut arriver. Ils ne font point d'efforts pour vaincre les événements, dompter les résistances, renverser les obstacles. Il suffit d'un caprice de leur volonté illusionnante pour qu'ils soient princes, empereurs ou dieux, pour qu'ils possèdent toutes les richesses du monde, toutes les choses savoureuses de la vie, pour qu'ils jouissent de tous les plaisirs, pour qu'ils soient toujours fous, toujours beaux, toujours jeunes, toujours chéris ! Eux seuls peuvent être heureux sur la terre, car, pour eux, la Réalité, n'existe plus. J'aime à me pencher sur leur esprit vagabond, comme on se penche sur un gouffre où bouillonne tout au fond un torrent inconnu, qui vient on ne sait d'où, et va on ne sait où.

Mais à rien ne sert de se pencher sur ces crevasses, car jamais on ne pourra savoir d'où vient cette eau, où va cette eau. Après tout, ce n'est que de l'eau, pareille à celle qui coule au grand jour, et la voir ne nous apprendrait pas grand'chose.

A rien ne sert non plus de se pencher sur l'esprit des fous, car leurs idées les plus bizarres ne sont, en somme, que des idées déjà connues, étranges seulement parce qu'elles ne sont plus enchaînées par la Raison. Leur source capricieuse nous confond de surprise, parce qu'on ne la voit pas jaillir. Il a suffi sans doute d'une petite pierre tombée dans son cours, pour produire ces bouillonnements.

Or, un jour, comme je visitais un de leurs asiles, le médecin qui me conduisait me dit :

—Tenez, je vais vous montrer un cas intéressant :

Et il fit ouvrir une cellule où une femme âgée d'environ quarante ans encore belle, assise dans un fauteuil, regardant avec obstination son visage dans une petite glace à main.

Dès qu'elle nous aperçut, elle se dressa, courut au fond de l'appartement chercher un voile jeté sur une chaise, s'enveloppa la tête avec soin, puis revint en répondant d'un signe de tête à nos saluts.

—Eh bien, dit le docteur, comment allez-vous, ce matin ?

Elle poussa un profond soupir.

—Oh ! mal, très mal, monsieur, les marques augmentent tous les jours.

Il répondit avec un air convaincu :

—Mais non, mais non, je vous assure que vous vous trompez.

Elle se rapprocha de lui pour murmurer :

—Non. J'en suis certaine. J'ai compté dix trous de plus ce matin, trois sur la joue droite, quatre sur la joue gauche et trois aussi sur le front. C'est affreux, affreux ! Je n'oserais plus me laisser voir à personne, pas même à mon fils, non pas même à lui ! Je suis perdue, je suis défigurée pour toujours.

Elle retomba sur son fauteuil et se mit à sangloter.

Le médecin prit une chaise, s'assit près d'elle, et d'une voix douce, consolante :

—Voyons, montrez-moi ça, je vous assure que ce n'est rien. Avec une

petite cautérisation je ferai tout disparaître.

Elle répondit : " Non " de la tête, sans une parole. Il voulut toucher son voile ; mais elle le saisit à deux mains si fort que ses doigts entrèrent dedans.

Il se remit à l'exhorter et à la rassurer.

—Voyons, vous savez bien que je vous les enlève toutes les fois, ces vilains trous, et qu'on ne les aperçoit plus du tout quand je les ai soignés. Si vous ne me les montrez pas je ne pourrai point vous guérir.

Elle murmura : " A vous encore, je veux bien, mais je ne connais point ce monsieur qui vous accompagne.

—C'est aussi un médecin, qui vous soignera encore bien mieux que moi. Alors elle se laissa découvrir la figure, mais sa peur, son émotion, sa honte d'être vue la rendaient rouge jusqu'à la chair du cou qui s'enfonçait dans sa robe. Elle baissait les yeux, tournait son visage, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter nos regards, et balbutiait :

—Oh ! je souffre affreusement de me laisser voir ainsi ! C'est horrible, n'est-ce pas ? C'est horrible ?

Je la contemplais, fort surpris, car elle n'avait rien sur la face, pas une marque, pas une tache, pas un signe ni une cicatrice.

Elle se tourna vers moi, les yeux toujours baissés et me dit :

—C'est en soignant mon fils que j'ai gagné cette épouvantable maladie, monsieur. Je l'ai sauvé, mais je suis défigurée. Je lui ai donné ma beauté, à mon pauvre enfant. Enfin, j'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille. Si je souffre, il n'y a que Dieu qui le sait.

Le docteur avait tiré de sa poche un mince pinceau d'aquarelliste.

—Laissez faire, dit-il, je vais vous arranger tout cela.

Elle tendit sa joue droite, et il commença à la toucher par coups légers, comme s'il eût posé dessus de petits points de couleur. Il en fit autant sur la joue gauche, puis sur le menton, puis sur le front : puis elle s'écria.

—Non Ça ne se voit plus beaucoup. Je vous remercie infiniment.

Le médecin s'était levé. Il la salua, me fit sortir puis me suivit ; et, dès que la porte fut refermée :

—Voici l'histoire atroce de cette malheureuse, dit-il.

**

Elle s'appelle madame Hermet. Elle fut très belle, très coquette, très aimée, et très heureuse de vivre.

C'était une de ces femmes qui n'ont que leur beauté et leur désir de plaire pour les soutenir, les gouverner ou les consoler dans l'existence. Le souci constant de sa fraîcheur, les soins de son visage, de ses mains, de ses dents, de toutes les parcelles de son corps qu'elle pouvait montrer prenaient toutes ses heures et toute son attention.

Elle devint veuve, avec un fils. L'enfant fut élevé comme le sont tous les enfants des femmes du monde très admirées. Elle l'aimait pourtant.

Il grandit ; et elle vieillit. Vit-elle venir la crise fatale, je n'en sais rien. A-t-elle, comme tant d'autres, regardé chaque matin pendant des heures et des heures la peau si fine jadis, si transparente et si claire, qui maintenant se plisse un peu sous les yeux, se fripe de mille traits encore imperceptibles, mais qui se creuseront davantage, jour par jour, mois par mois ?

A-t-elle vu s'agrandir aussi, sans cesse, d'une façon lente et sûre les longues rides du front, ces minces serpents que rien arrête ? A-t-elle subi la torture, l'abominable torture, du miroir, du petit miroir, a poignée d'argent, qu'on ne peut se décider à reposer sur la table, puis qu'on rejette avec rage, et qu'on reprend aussitôt, pour revoir, de tout près, de plus près, l'odieux et tranquille ravage de la vieillesse qui s'approche ? S'est-elle enfermée dix fois, vingt fois en un jour, quittant, sans raison, le salon où causent des

amis, pour remonter dans sa chambre, et, sous la protection des verrous et des serrures regarder encore le travail de destruction de la chair mûre qui se fane, pour constater avec désespoir le progrès léger du mal que personne encore ne semble voir, mais qu'elle connaît bien, elle. Elle sait où sont ses attaques les plus graves, les plus profondes morsures de l'âge Et le miroir, le petit miroir, tout rond dans son cadre d'argent ciselé, lui dit d'abominables choses, car il parle, il semble rire, il raille et lui annonce tout ce qui va venir, toutes les misères de son corps, et l'atroce supplice de sa pensée jusqu'au jour de sa mort, qui sera celui de sa délivrance.

A-t-elle pleuré, éperdue, à genoux, le front par terre, et prié, prié, prié. Celui qui tue ainsi les êtres, et ne leur donne la jeunesse que pour leur rendre plus dure la vieillesse, et ne leur prête la beauté que pour la reprendre aussitôt, l'a-t-elle prié, supplié de faire pour elle ce que jamais il n'a fait pour personne, de lui laisser jusqu'à son dernier jour, le charme, la fraîcheur et la grâce ? Puis, comprenant qu'elle implorait en vain l'inflexible Inconnu qui pousse les ans, l'un après l'autre, s'est-elle roulée, en se tordant les bras, sur le tapis de sa chambre, a-t-elle heurté son front aux meubles en retenant dans sa gorge des cris affreux de désespoir ?

Sans doute elle a subi ces tortures. Car voici ce qui arriva :

Un jour (elle avait alors trente-cinq ans) son fils, âgé de quinze, tomba malade

Il prit le lit sans qu'on pût encore déterminer d'où provenait sa souffrance et quelle en était la nature. Un abbé, son précepteur, veillait près de lui et ne le quittait guère, tandis que madame Hermet, matin et soir, venait prendre de ses nouvelles.

Elle entra, le matin, en peignoir de nuit, souriante, toute parfumée déjà, et demandait, dès la porte :

—Eh bien, Georget, allons-nous mieux ?

Le grand enfant, rouge, la figure gonflée, et rongée par la fièvre, répondait :

—Oui, petite mère, un peu mieux.

Elle demeurerait quelques instants dans la chambre, regardait les bouteilles de drogues en faisant " pouah " du bout des lèvres, puis soudain s'écriait : " Ah ! j'oubliais une chose très urgente " et elle se sauvait en courant et laissant derrière elle de fines odeurs de toilette.

Le soir, elle apparaissait en robe décolletée, plus pressée encore, car elle était toujours en retard ; et elle avait tout juste le temps de demander :

—Eh bien, qu'a dit le médecin ?

L'abbé répondait : " Il n'est pas encore fixé, madame. "

Or, un soir, l'abbé répondit : " Madame, votre fils est atteint de la petite vérole. "

Elle poussa un grand cri de peur, et se sauva.

Quand sa femme de chambre entra chez elle le lendemain, elle sentit d'abord dans la pièce une forte odeur de sucre brûlé, et elle trouva sa maîtresse, les yeux ouverts, le visage pâli par l'insomnie et grelottant d'angoisse dans son lit.

Mme Hermet demanda, dès que ses contrevents furent ouverts :

—Comment va Georges ?

—Oh ! pas bien du tout aujourd'hui, madame.

Elle ne se leva qu'à midi, mangea deux œufs avec une tasse de thé, comme si elle-même eût été malade, puis elle sortit et s'informa chez un pharmacien des méthodes préservatrices contre la contagion de la petite vérole.

Elle ne rentra qu'à l'heure du dîner, chargée de fioles, et s'enferma aussitôt dans sa chambre, où elle s'imprégna de désinfectants.

L'abbé l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria, d'une voix pleine d'émotion :

—Eh bien ?

—Oh ! pas mieux. Le docteur est fort inquiet.

Elle se mit à pleurer, et ne put rien manger tant elle se sentait tourmentée.

Le lendemain, dès l'aurore, elle fit prendre des nouvelles, qui ne furent pas meilleures, et elle passa tout le jour dans sa chambre où fumaient de petits brasiers en répandant de fortes odeurs.

Sa domestique, en outre, affirma qu'on l'entendit gémir pendant toute la soirée.

Une semaine entière se passa ainsi sans qu'elle fit autre chose que sortir une heure ou deux pour prendre l'air vers le milieu de l'après-midi. Elle demandait maintenant des nouvelles toutes les heures, et sanglotait quand elles étaient plus mauvaises.

Le onzième jour au matin, l'abbé s'étant fait annoncer, entra chez elle ; le visage grave et pâle et il dit, sans prendre le siège qu'elle lui offrait :

—Madame, votre fils est fort mal, et il désire vous voir.

Elle se jeta sur les genoux en s'écriant :

— " Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je n'oserais jamais ! Mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-moi. "

Le prêtre reprit : " Le médecin garde peu d'espoir, madame, et Georges vous attend ! "

Puis il sortit.

Deux heures plus tard, comme le jeune homme, se sentait mourir, demandait sa mère de nouveau, l'abbé rentra chez elle et la trouva toujours à genoux, pleurant toujours et répétant :

— " Je ne peux pas... je ne peux pas... J'ai trop peur... je ne peux pas. "

Il essaya de la décider, de la fortifier, de l'entraîner. Il ne parvint qu'à lui donner une crise de nerfs qui dura longtemps et la fit hurler.

Le médecin étant revenu vers le soir, fut informé de cette lâcheté, et déclara qu'il l'amènerait, lui, de gré ou de force.

Mais après avoir essayé de tous les arguments, comme il la soulevait par la taille pour l'emporter près de son fils, elle saisit la porte et s'y cramponna avec tant de force qu'on ne put l'en arracher.

Puis lorsqu'on l'eut lâchée elle se prosterna aux pieds du médecin, en demandant pardon, en s'accusant d'être une misérable. Et elle criait : " Oh ! il ne va pas mourir, dites-moi qu'il ne va pas mourir, je vous en prie, dites-lui que je l'aime, que je l'adore... "

Le jeune homme agonisait. Se voyant à ses derniers moments, il supplia qu'on décidât sa mère à lui dire adieu.

Avec cette espèce de pressentiment qu'ont parfois les moribonds, il avait tout compris, tout deviné, et il disait : " Si elle n'ose pas entrer, priez-la seulement de venir par le balcon jusqu'à ma fenêtre pour que je la voie, au moins, pour que je lui dise adieu d'un regard puisque je ne puis pas l'embrasser. "

Le médecin et l'abbé retournèrent encore vers cette femme.

" Vous ne risquerez rien, affirmaient-ils, puisqu'il y aura une vitre entre vous et lui. "

Elle consentit, se couvrit la tête, prit un flacon de sels, fit trois pas sur le balcon, puis soudain, cachant sa figure dans ses mains, elle gémit : " Non... non... je n'oserais jamais le voir... jamais... j'ai trop de honte... j'ai trop peur... non... je ne peux pas. "

On voulut la trainer, mais elle tenait à pleines mains les barreaux et poussait de telles plaintes que les passants, dans la rue, levaient la tête.

Et le mourant attendait, les yeux tournés vers cette fenêtre, il attendait, pour mourir, qu'il eût vu une dernière fois la figure douce et bien aimée, le visage sacré de sa mère.

Il entendit longtemps, et la nuit et ne prononça plus une parole.

Quand le jour parut, il était mort. Le lendemain, elle était folle.